



Erhard

Stiéfel

et ses Masques



Propos recueillis par Marisa Celestino et Rui Fratti.

Un artiste-artisan

Suisse, trente-neuf ans, travaillant depuis dix-huit ans à côté d'Ariane Mnouchkine, il est le créateur de tous les masques utilisés par les acteurs du Théâtre du Soleil.

« Avec Ariane on est en parfait accord, on a évolué ensemble, on sent les mêmes choses. On ne s'est jamais trompés, on n'a jamais fait jouer par quelqu'un un masque qui est mauvais. »

Plus encore qu'un « super » fabricant de masques, Stiéfel participe entièrement à la vie de la troupe du Soleil. Il est présent à toutes les répétitions et propose aux acteurs des exercices pour aider à la découverte du personnage, à sa composition et à son enrichissement.

« C'est au fur et à mesure de répétitions qu'on se rend compte si un masque est nécessaire ou pas. »

Moi, l'acteur et le masque

« Je fais des masques uniquement pour les amis, pour les gens que je connais vraiment, dont je sais comment ils travaillent. Je ne fais aucun commerce et je ne peux pas faire un masque sur commande. »

Les masques de Stiéfel sont faits pour le comédien qui va les porter, et sont tout à fait ajustés à son visage.

A l'extérieur du masque, le visage du personnage et à l'intérieur, le visage du comédien. L'intérieur du masque devient le miroir du comédien.

La fabrication d'un masque est très longue. Pour faire les cinq masques en bois, utilisés dans *Richard II*, Stiéfel a travaillé près d'un an.

Toute la première partie du travail est très solitaire. Stiéfel est seul avec son idée et sa création. Une fois que le masque est

prêt, que le bois est sculpté, que le visage du personnage existe déjà, tout un travail « à deux » va commencer. Stiéfel et le comédien vont être ensemble pour sculpter l'intérieur du masque qui deviendra le deuxième visage du comédien. Ensemble encore, ils vont trouver le corps et la personnalité du masque. Ensuite, c'est au tour du comédien d'être seul, de faire vivre son masque tous les jours sur la scène.

« C'est très intime ce qui se passe entre l'acteur et moi. »

Il faut que l'acteur ait une confiance absolue dans son masque. Il s'abrite derrière le masque et en même temps il s'appuie dessus. Le masque c'est plus qu'un point de repère, c'est son complice.

Chaque fois que l'acteur a un problème il revient vers le masque, parce que c'est là qu'on trouve une vérité de jeu. Le masque aide, éclaircit. On sait tout de suite ce qu'il faut faire ou ne pas faire avec un masque. »



Le masque, une question de coup de foudre

« C'est une des « disciplines » les plus difficiles du théâtre.

Il y a des acteurs qui choisissent un masque et le jouent tout de suite. Pour eux, c'est évident et facile. D'autres n'arriveront jamais à trouver le jeu du masque.

John, par exemple, est venu me voir tous les jours pendant que je travaillais. Le matin et le soir, pendant deux minutes. C'était rituel. Quand le masque a été prêt, il l'a

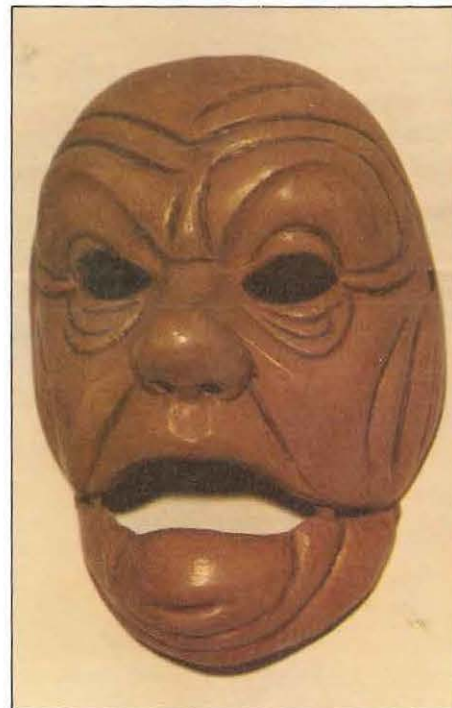
pris, et a pu jouer tout de suite. Il n'a jamais appris. »

John est le plus jeune acteur du Théâtre du Soleil, il a vingt ans et il joue un vieillard de quatre-vingt-deux ans. Il nous raconte :

« Je ne mets pas mon masque au début. Je m'échauffe, je mets mon costume, petit à petit je commence à sentir mon personnage et tout à coup je mets mon masque. A partir de ce moment, je me suis transformé ; je change ma voix, je ne peux plus rigoler et je sais que bientôt je vais mourir sur scène. »

Erhard Stiéfel poursuit :

« L'acteur balinais, par exemple, avant de mettre le masque, il regarde son intérieur comme dans un miroir, il danse avec, et à un moment donné il sent qu'il peut le mettre. Pour sa première rencontre avec un masque, il l'accroche sur un arbre et il médite devant toute une journée. Quand moi-même je l'ai fait, au bout de cinq heures j'avais les larmes aux yeux, tellement j'étais heureux, parce que c'est là que j'ai appris quelque chose. Après, quand je l'ai mis sur mon visage, j'étais dans un « état ».





J'essaie de transmettre un peu de tout ça aux comédiens. Ce n'est pas pour rien que toutes ces grandes civilisations ont leurs masques et que cette tradition est tout à fait vivante et existe depuis des siècles. Le théâtre devrait être un rituel et le masque en est un sûrement.»

Le masque est vivant, ce n'est pas un objet

Pour faire un masque, il faut être dans un «état limite», comme quand un comédien joue.

Un Balinais par exemple, avant de faire un masque, va couper son bois dans la forêt, au moment précis de la nuit où la lune commence à monter. Son bois est sacré.

Avant qu'un masque soit fini, chaque fois que je quitte ma table de travail, je le couvre... par pudeur. Ça ne peut pas se voir encore. Un masque, on ne peut le voir que dans le meilleur de lui-même. Et, à la minute où le bout de bois devient vivant, je l'enferme, parce que j'ai peur...»

Rappelons-nous l'aventure de Gepetto avec Pinocchio...

«Un masque, lorsqu'il est terminé, l'est définitivement. On ne peut pas le corriger. On ne peut rien ajouter, ni rien enlever.

Une fois que le masque est prêt, il faut trouver son corps. Au fur et à mesure, on l'habille, on cherche le personnage, on le situe socialement et on découvre le thème. C'est ainsi par exemple, qu'on a créé l'AGE D'OR.

On sait si le masque est bien quand, pour la

première fois, il est sur scène, avec costume et acteur. Là, c'est beau ou c'est pas bien. On le sait tout de suite, à la première seconde. Il y a des masques morts. Ils ne jouent pas. Ils n'arrivent pas à faire sortir le personnage.»

Deux problèmes de moins

Jusqu'à maintenant on ne pouvait jamais parler avec un masque entier.

En Afrique ou en Orient, on porte des masques entiers, mais on ne parle pas.

Les masques de la comedia dell'arte sont des demi-masques pour permettre la parole.

Stiéfel inaugure dans Shakespeare le masque articulé (le menton est ajusté avec un système d'élastique). C'est une technique très récente qui représente une grande ouverture, un début qu'on va explorer maintenant.

Autre inauguration avec Shakespeare : le masque adapté à la tragédie. Jusqu'à présent on n'y pensait même pas, il n'existait que pour la comédie.

Mon premier masque, je l'ai fait à quatre ans, pour le carnaval.

Ensuite...

Elève aux Beaux-Arts en Suisse et en France (peinture et sculpture), élève à l'École de Théâtre de Jacques Lecoq.

62-63 : élève à L'École Kyoto (Japon), traditions de masques Nô.

A partir de 1964, travail avec le Théâtre du Soleil.

1980 : fabrication des masques pour la pièce *Carta Diva*, de Maurice Béjart.

1980 : exposition «Métier de l'Art», Musée d'Art Décoratif.

1981 : exposition au C.N.R.S. ; participation à la table ronde : «Masques, danse, théâtre et rituel».

1981 : fabrication de marionnettes pour *Faust* de Vitez, au Théâtre National de Chaillot.

Bientôt, en 82 : exposition à l'école Jacques Lecoq.

Marisa CELESTINO et Rui FRATTI

